



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de DURANTON (Henri), « Préface », *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu*,
SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de), p. 9-20

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13552-4.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13552-4.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1991. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Préface

Ce que l'on connaît de Thémiseul de Saint-Hyacinthe, grâce à la biographie attentive d'Élisabeth Carrayol¹, dresse le portrait d'un marginal qui, sans doute malgré lui, a vécu difficilement, hors des circuits traditionnels, ceux qui apportent sinon gloire et fortune, du moins aisance et sécurité.

Il est né le 26 septembre 1684, d'une mère de bonne famille champenoise et d'un père officier dans la mouvance de la maison d'Orléans. Mais ce père meurt jeune, et celui qui n'est encore que Hyacinthe Cordonnier, Sieur de Belair, suit sa mère qui trouve refuge dans sa province natale. Ils vivront dans la bonne ville de Troyes, où il fera des études sans histoire chez les Oratoriens de la ville, collège réputé. L'érudition, même parodique, du Chef-d'œuvre fera honneur à ses maîtres et à la largeur de leurs vues en matière d'éducation.

L'acquisition de ce bagage intellectuel le mène jusqu'à dix-huit ans. Il lui faut alors se faire une situation, entreprise délicate pour qui n'a rien, pas même de protection. Tout en menant une existence somme toute agréable, il y pense². L'armée le tenterait assez, en ces années troublées de guerre de Succession d'Espagne. Devenu de son propre chef chevalier de Thémiseul, il va faire campagne dans le Régiment Royal Infanterie. La tentative tourne court. Fait prisonnier, il est confiné pour trois ans dans la bien petite ville de Steenwijk. Jouissant d'une liberté sur parole, il est initié bon gré mal gré à la vie hollandaise, expérience décisive qui déterminera pour une bonne part le cours de son existence ultérieure. Grâce à cette immobilisation forcée, le jeune provincial a pu en effet compléter son éducation et découvrir son chemin.

Une voie qui n'était décidément pas celle des armes. Revenu d'exil, on n'ose dire de captivité, il passe quelques années en France, très probablement à Troyes auprès de sa mère. Devenu Saint-Hyacinthe³, il paraît hésiter sur le choix d'une autre activité. La rumeur veut qu'il ait songé à s'attacher à la fortune flamboyante du jeune héros du Nord. On soutient même qu'il aurait fait le voyage de Stockholm pour aller proposer ses services à Charles XII, mais qu'il serait arrivé le lendemain de la bataille de Pultava, ce qui n'était pas précisément le meilleur moment. Il ne lui serait plus resté qu'à revenir les mains vides⁴.

Il finit par quitter Troyes, au plus tard en 1711. La légende laisse entendre que ce fut à la suite d'une aventure amoureuse qui aurait fini en scandale public. Le départ en tout cas sera définitif. Il regagne cette Hollande qu'il connaît bien et qui en ce début de siècle est comme un refuge naturel pour les jeunes Français déracinés en quête de fortune. Il va s'agrèger à cette diaspora intellectuelle hétéroclite aux ressources incertaines.

Il commence sa carrière littéraire par une nouvelle édition du Traité du poème épique du Père Le Bossu, une valeur sûre, d'autant qu'elle paraît au moment où flambe la querelle autour d'Homère. Il publie aussi quelques petites pièces dans les périodiques de Mme du Noyer, et saura s'en souvenir au moment du Chef-d'œuvre. Surtout il participe à l'aventure du Journal littéraire. De bonnes raisons incitent même à croire qu'il joue un rôle dirigeant dans le lancement de ce périodique de bonne tenue, le bientôt trentenaire faisant presque figure d'ancien auprès de ces jeunes gens promis à une estimable carrière dans le monde des lettres, qui ont nom S'Gravesande, Van Effen, Sallengre, Alexandre. Par la suite s'agrègeront à l'équipe Prosper Marchand et l'éditeur Johnson.

Le Journal littéraire⁵, né en mai 1713, sera le creuset du Chef-d'œuvre. D'abord parce qu'il fournit à Saint-Hyacinthe l'occasion de s'exercer la plume et d'œuvrer dans le domaine même qui sera celui du Docteur Mathanasius. La principale mission du périodique consiste en effet à rendre compte des activités de la République des Lettres, depuis cet observatoire privilégié que sont les grandes villes de Hollande, où l'on reçoit les publications aussi bien de France que d'Allemagne, voire d'Angleterre ou de Suisse, l'amalgame se faisant d'autant plus facilement qu'une part importante des œuvres dont il est question dans les colonnes du Journal sont encore rédigées en latin.

C'est là, sans nul doute que Saint-Hyacinthe a trouvé son inspiration et sa matière première⁶. On en aura mainte confirmation en regardant l'origine des livres appelés en renfort par le pédant et qui, presque tous, sont de parution récente. A lire un peu vite le Chef-d'œuvre, surtout à distance de deux siècles et demi, on pourrait croire à un intemporel dialogue avec des anciens, morts depuis des millénaires. Il n'en est rien : c'est bien avec des contemporains qu'on dialogue, qu'on se chamaille ; ce sont bien des confrères qu'on brocarde. En définitive nous sommes en présence d'un livre né de l'actualité la plus proche.

Il faudrait pouvoir retrouver l'atmosphère qui a dû être celle des débuts du Journal littéraire. Selon certains indices recueillis par Élisabeth Carrayol, l'équipe que constituent ces journalistes, unis autour d'un projet commun, plus qu'à un simple comité de rédaction, fait davantage penser à une académie, comme il commençait à en exister en France au même

moment. Au reste, sous une forme transposée, Saint-Hyacinthe lui-même évoque dans sa préface cette communauté de pensée et d'action.

A-t-il été le concepteur du projet et le seul rédacteur, ou au contraire — selon la maligne interprétation que Voltaire en a donnée au moment de sa querelle avec Saint-Hyacinthe — a-t-il seulement joué le rôle du porte-plume d'une rédaction collective ? La vérité devrait se situer entre ces deux extrêmes. Il paraît probable qu'il y a eu influence, développement d'une idée née peut-être spontanément dans le groupe. Discutée, enrichie, prolongée par lui ? Nous n'en avons aucune preuve, mais rien n'interdit de le penser.

Il convient donc d'insister sur l'aspect immédiat de l'entreprise, née semble-t-il, du hasard des sympathies et des inimitiés d'une petite communauté. Tout le laisse croire dès qu'on regarde le livre d'un peu près. D'abord les œuvres mêmes qui sont évoquées et qui presque toutes, on l'a vu, renvoient à des publications récentes, et même plus précisément hollandaises. Ensuite leurs auteurs, ou les cibles des plaisanteries semées à foison dans le cours du texte : Burman et Masson, les têtes de turc, sont des voisins et des proches intellectuellement ; Bentley, les Dacier, des cousins en quelque sorte.

Tout laisse donc croire à une part d'improvisation, de «private joke» entre intimes parlant de gens bien connus d'un petit cénacle. On ne va pas chercher bien loin ses victimes. Il suffit pour ainsi dire de prendre sur la table les ouvrages arrivés là pour compte rendu. D'où, malgré une réelle érudition, l'impression d'un travail vite rédigé. Pour les auteurs anciens, on puise d'abord dans les connaissances acquises, qui sont celles de tout honnête homme qui a fait son collège. Au besoin, on les actualise par des éditions récentes. Pour les références à des textes plus exotiques, écrivains du XVI^e siècle voire du Moyen Age, — aspect original sur lequel il faudra revenir — on recourt à des recueils ou anthologies, par exemple l'excellent ouvrage de Claude Fauchet⁷, exploité sans vergogne et — le fait mérite d'être souligné s'agissant d'un livre supposé écrit par un monstre d'érudition et de sens critique — sans la moindre référence ou même mention.

Un peu curieusement, cet aspect de plaisanterie de chapelle ne s'effacera jamais. Encore en 1732, alors que le succès de l'œuvre a été européen, Saint-Hyacinthe ne l'élimine pas d'une nouvelle édition pourtant sérieusement remaniée. Il poursuit toujours sa cible favorite, l'excellent mais bien peu connu Samuel Masson, désormais déifié dans une assez longue «apologie» burlesque⁸. Il ne renonce même pas à ses piques contre des individus désignés par leurs initiales. Transparentes pour quelques initiés, ces allusions demeurent évidemment opaques pour tous les autres, qui constituent quand même le gros du public.

On en voudra enfin pour preuve la présentation même du livre, qui s'encombre d'appendices sans grand rapport avec le Chef-d'œuvre, voire parfaitement étrangers. Ainsi de ce Parallèle entre Homère et Chapelain, certes bouffon et par là fidèle à la veine parodique du titre éponyme, mais qui n'est pas de Saint-Hyacinthe, étant le fait de son ami Van Effen⁹. Il figure pourtant dans toutes les éditions. Et que dire de cette traduction de la préface du Don Quichotte, elle franchement incongrue, qui apparaît dans une édition tardive ? On y verra sans doute le souci du libraire de grossir une œuvre un peu mince quantitativement, pour en faire «un juste volume». Il n'importe, cette désinvolture semble comme un souvenir persistant de l'improvisation rapide qui a donné naissance à l'œuvre.

Bref une blague un peu appuyée, destinée aux proches et, une fois la publication décidée, à un cercle à peine plus vaste, celui, mettons, des lecteurs du Journal littéraire. Étendons-le même, si l'on veut, à toute la République des lettres, ce qui ne fera de toute façon pas grand monde. En somme, on ne dépasse pas les limites du monde érudit, seul en mesure, s'imagine-t-on, d'en apprécier le sel. Comme il n'y a que les moines pour être anticléricaux en connaissance de cause, de même seul un «savant» saura rire du portrait de Mathanasius. Du moins pouvait-on le croire.

Or, pas du tout : le succès sera immédiat, durable, à tel point que, paru anonymement, on lui a d'abord cherché des paternités flatteuses : Fontenelle, Crousaz, La Monnoye, des gens arrivés, voire célèbres, ne pouvant croire que l'auteur pût être encore un petit jeune homme parfaitement inconnu.

On le lira partout et Saint-Hyacinthe, mi-fidèle à son rôle de cuistre outrecuidant, mi-victime de son succès et succombant à son tour au travers qu'il dénonçait, en fera un étalage satisfait dans les éditions ultérieures, détaillant sans pudeur les éloges multiples qui ont été faits de son œuvre dans toute l'Europe. Voilà d'un coup le docteur Mathanasius célèbre dans d'autres cercles que cette république des «bons camarades» si joliment décrite par Lucien Febvre pour le XVI^e siècle et toujours active dans les dernières années de Louis XIV.

Les éditions se sont d'abord succédées à une cadence accélérée. Puis le rythme s'est ralenti, ce qui n'a pas empêché le livre de reparaitre de loin en loin pendant tout le siècle, jusqu'à la savante édition de Leschevin en 1807. Daniel Mornet dans sa fameuse enquête sur les bibliothèques privées l'a très souvent rencontré : 129 fois, ce qui le met au 14^{ème} rang des fréquences, tous genres confondus, devantant les romans¹⁰.

Il y a là quelque mystère qu'il convient d'interroger. De fait, l'épais docteur vient à point nommé, dans un de ces rares moments où des spécialistes, d'ordinaire confinés dans leur cabinet de travail, brusquement accèdent à la lumière du grand jour, trouvent un forum inattendu sur la place publique. De curieuse manière, l'érudit est à la mode en cette année

1714 qui voit paraître le Chef-d'œuvre. Les gens du monde, le temps d'une mode, se passionnent pour des thèmes savants qu'ils traitent à leur manière. Homère est au centre des discussions, Mme Dacier une figure du tout Paris, et le bon La Motte au cœur d'une polémique où pullulent réfutations savantes, dissertations d'humeur, épigrammes et lettres au Mercure.

«Pendant six mois, Homère occupa les pages des journaux, les cafés, les salons, les tréteaux, puis la discussion se limita à quelques critiques, Valincour offrit à souper à Mme Dacier et à La Motte ; on se réconcilia ; il ne resta plus que quelques brindilles à la place du grand incendie et dès 1717 la Querelle d'Homère appartient au passé¹¹.»

En un mot, le Chef-d'œuvre est inséparable de la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes. On peut d'ailleurs faire la remarque qu'il sera le seul à y survivre. Il se place presque au terme de cette querelle qui, au sens large, s'étend selon Noémi Hepp, de 1687 à 1716, et qui de 1714 à 1716 se concentre exclusivement sur Homère¹².

Saint-Hyacinthe, en son propre nom, entendra bien, un peu plus tard, dire son mot sur le sujet. L'année suivante, il se fendra de deux lettres publiques, elles fort sérieuses, à Mme Dacier sur la grande affaire du temps. Le Chef-d'œuvre déjà baigne dans cette atmosphère. Directement parfois, comme dans tel passage où est discutée la traduction de Mme Dacier. De manière plus diffuse, par de fréquentes références aux protagonistes, comme on pourra s'en convaincre par l'index. Au reste, la parodie de Saint-Hyacinthe, dans sa structure même, est déjà une transposition de la question du jour. Homère contre La Motte, ou toute l'antiquité confrontée à la chanson de Colin et Cathos, même conflit en définitive, mêmes arguments, même mauvaise foi.

Pourtant Saint-Hyacinthe occupe une position quelque peu marginale, en ce sens qu'il ne prend pas vraiment parti, alors que précisément tout se passe comme si, en ces moments chauds, il n'était pas possible de parler d'Homère sans choisir nettement son camp. Le Chef-d'œuvre feint de se placer dans une perspective strictement philologique. On demande aux auteurs anciens ou à leurs commentateurs une illustration pour un autre débat. Adversaires ici réconciliés, La Motte et Mme Dacier ne sont plus qu'autorités dont on invoque le témoignage. Neutralité narquoise qui fait un mérite du livre. Paradoxalement, elle épargne à son auteur les sottises que se croient tenus de proférer les adversaires dans l'arène¹³.

Avec toutefois un aspect pervers, très certainement inconscient. Un malentendu paraît à l'origine du succès. Le Chef-d'œuvre était destiné à une minorité d'initiés ; il est lu du plus grand nombre. Dès lors les allusions changent de sens. Plaisanteries entre amis et piques contre les ennemis deviennent un portrait-charge de l'érudition, satire que le public

des beaux-esprits n'était que trop disposé à bien accueillir. On y voyait la condamnation, applaudie des deux mains, d'un pédant de collègue contre lequel les gens du monde n'avaient pas assez de sarcasmes. Mathanasius, c'est aussi l'Hermagoras de La Bruyère, ou ce cuistre contre lequel Boileau se déchaînait dans sa satire IV :

*Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un livre fait tout et que, sans Aristote,
La raison ne voit goutte et le bon sens radote*

En un mot, sans le vouloir, Saint-Hyacinthe a été associé au grand procès de l'érudition, de l'histoire, de la science en général qui s'instruit de génération en génération à l'époque classique et qui ne finira, si tant est qu'il le soit, qu'au XIX^e siècle, voire au XX^e.

Du moins le faisait-il sans méchanceté. Immagée, nous l'avons vu, dans la Querelle des Anciens et des Modernes, la parodie se gardait bien de prendre vraiment parti. Sans doute la sympathie de l'auteur pour les Modernes n'est-elle pas douteuse. La Motte, leur champion, est vivement loué et Mme Dacier plusieurs fois évoquée sur un mode discrètement ironique. Mais elle est plutôt épinglée que réellement moquée. Et même les vraies victimes du livre, Burman et Masson, sont plus gentiment bernés qu'agressés. On les accable sous les compliments, on les noie dans le dithyrambe, ce qui est, il faut l'avouer, une mort métaphorique bien douce. Qu'on songe, en comparaison, au déchaînement de haine qui présidera, à peu d'années de là, au conflit de Voltaire et de l'abbé Desfontaines.

L'œuvre entière est baignée d'une aimable ironie, marquée au coin d'une érudition juste assez savante pour être voyante mais pas assez pour ennuyer, sans compter que le lecteur frivole se voit initié à des débats qui sans cela le dépasseraient¹⁴.

Portée par le courant de la Querelle qui atteint un sommet de courte durée dans les premiers mois de 1714, caressant dans le sens du poil une tradition hostile aux «savants», la pochade de Saint-Hyacinthe arrivait au bon moment. Œuvre de circonstances au sens plein du terme, sans trop l'avoir voulu pourtant, elle a plu. Avait-elle de quoi y survivre ? Ce livre à la mode n'a pas manqué de se démoder. Quelques années plus tard, il n'évoquait plus grand chose pour un nouveau public que la question de la modernité d'Homère laissait bien indifférent¹⁵.

Il semble aussi que Saint-Hyacinthe a été incapable de se renouveler. Lui qui était retombé dans l'anonymat ou, pire, était désormais catalogué dans l'esprit du public comme le créateur de Mathanasius, a continué de paufiner son Chef-d'œuvre (il ne croyait pas si bien dire), mais toujours dans le même sens, ajoutant références et pièces annexes, dans l'espoir

sans doute de jouer sur un comique de répétition, mais aussi révélant par là même son incapacité à se transformer, exploitant au mieux un succès passé, peut-être parce qu'il savait qu'il n'en connaîtrait pas d'autre.

Ainsi l'image traditionnelle d'un Saint-Hyacinthe, homme d'un seul livre, ne serait-elle pas si fausse. Le succès serait autant dû au hasard heureux d'une rencontre favorable qu'aux mérites intrinsèques de l'auteur. Perspective pourtant bien injuste, car l'œuvre a son réel mérite, celui que lui ont reconnu ses contemporains, celui aussi qu'à distance nous pouvons mieux discerner.

Les premiers lecteurs sans doute n'avaient pas tort de s'amuser franchement de cette ironie légère et pince-sans-rire, de ce sérieux imperturbable qui sait tenir — du moins dans la première édition — un équilibre de funambule entre l'ennui du trop et l'allusif du pas assez. De nos jours encore, tel commentaire extasié sur le Ah poussé par Colin auprès de sa belle, tel délire interprétatif né de la discussion sur l'opportunité de remplacer ou non une virgule par un point au second vers de la cinquième strophe, a de quoi emplir d'une jubilation vengeresse les victimes forcées d'explications de texte. Et l'enseignant de français pourra se sentir franchement interpellé dans sa fonction officielle d'exégète des textes littéraires, à voir le seul mot d'alouette déchaîner un torrent de références, toutes passablement oiseuses.

Autre superbe démonstration : à quel point Colin a raison d'entrer chez sa maîtresse par la porte et non par la fenêtre ou même la cheminée. L'usage, la bienséance, la discrétion, que sais-je encore le lui imposent, sans même parler d'un mouvement psychologique qu'il faudrait bien pourtant interpréter. De toute nécessité il convient de multiplier explications et références pour illustrer ce fait si intéressant : allant voir Cathos, Colin frappe à sa porte.

Même joli équilibre dans le traitement de l'érotisme diffus que suggère la situation même de la chanson. Saint-Hyacinthe l'effleure dans un commentaire à mi-mot, par exemple dans l'évocation discrètement salace de Colin qui «Entre les bras de sa belle / Droit se coucha».

Mais il y a plus, à quoi nous sommes sans doute davantage sensibles que les contemporains. D'abord à ce ton de vagabondage à la Montaigne, à cette liberté dans le choix des thèmes que la structure du commentaire autorise. Sans doute, le plus souvent, Sainte-Hyacinthe suit son motif initial, qui est l'empilement hétéroclite des références hurluberlues que déclenche d'irrépressible manière l'évocation du moindre mot, du moindre objet, de la plus mince situation. Il n'est pas jusqu'à Mon, Ma, Mes qui ne mérite examen et glose. Il s'agira de démontrer par exemple que les plus grands ont à leur manière, évidemment géniale, employé le verbe devenir, mais que dans cet usage encore, l'auteur inconnu l'emporte de beaucoup.

Or, chemin faisant, Saint-Hyacinthe ne se prive pas de s'écarter du thème principal pour dire un peu tout ce qui lui passe par la tête, qui est précisément assez peu orthodoxe¹⁶. La revanche du refoulé aboutit à des résultats inattendus. Les digues de l'auto-censure renversées, c'est la censure tout court qui est bafouée, et qui s'en vengera d'ailleurs en interdisant l'entrée du livre dans le royaume. Une sanglante allusion aux jésuites, l'éloge de la liberté anglaise vivant paisible à l'ombre de ses lois, un sarcasme sur les querelles jansénistes, en voilà assez pour provoquer l'intervention d'une police de la librairie toujours vigilante, même si elle ne peut savoir que ce petit livre est, avec quelques autres, le signe avant-coureur d'une liberté de pensée qui se permettra dans l'avenir bien d'autres audaces. Ainsi encore, cette étonnante charge contre le fanatisme romain, contre cette cour pontificale «dont le but est de tout perdre pour tout avoir» ; contre encore les horreurs des croisades qui fait brusquement dévier le commentaire de la strophe IV. Le tout se terminant par l'impeccable démonstration que la superstition doit être au fondement de la société chrétienne, sauf à voir s'écrouler les institutions les plus révérees. Et tout cela pour justifier et illustrer le vers : «le galant qui fut honnête».

Il faut bien croire que les foucades de Saint-Hyacinthe le faisaient sortir du cadre initial, car même ses amis du Journal littéraire ne le suivront pas dans cette voie. Ainsi sa manière de parodier le récit du Déluge dans le début de sa Dissertation sur l'origine de la maison de Catin choquera ces protestants respectueux du dogme, qui n'apprécieront guère ce «dessein de turlupiner l'Histoire sacrée¹⁷».

La censure en tout cas ne tarda pas à réagir. Le livre eut «un très prompt débit à Paris [...] il y est défendu à présent, on ne sait pas bien pourquoi. Les Français y ont cherché et trouvé bien des finesses auxquelles l'auteur n'a peut-être pas songé.» Interdiction qui ne fit, comme il se doit, que renforcer la demande du public.

Ultérieurement d'ailleurs, Saint-Hyacinthe, assagi ou revenu de cette griserie née de la liberté des structures, Saint-Hyacinthe donc coupera ou atténuera ces passages scabreux que l'on retrouvera ici dans les variantes. Mais dans le jaillissement de la première édition, à un moment où sans doute l'écrivain débutant ne sait pas encore que son livre atteindra un plus vaste public que celui des réfugiés français de Hollande, les insolences de pensée surgissent comme d'elles-mêmes. L'épais Mathanasius cède la place au jeune homme comme involontairement audacieux. Sans aspect concerté, ni volonté à la Voltaire de détourner un genre de sa finalité ludique ; car d'autres digressions du même genre n'ont à l'évidence aucune portée satirique. Bref en cet instant le canular érudit se mue en pot-pourri d'une pensée en liberté et belle humeur.

Pour nous encore, à deux siècles et demi de distance, se découvre un paradoxe. Cette œuvre, voulue satire d'un monde érudit aujourd'hui dis-

paru, est par là même information sur lui, témoignage non sans intérêt sur cette discrète République des lettres savantes qui d'ordinaire fait peu parler d'elle et qui dans les ouvrages consacrés à l'histoire intellectuelle, aujourd'hui encore, est en règle générale réduite à la portion congrue. Le livre de Saint-Hyacinthe, miroir parodique et par là grossissant, est témoin que la mentalité et les pratiques de l'humanisme sont toujours bien vivantes. Mathanasius et sa clique, les Chloeus, Ixixius et autres Caritidès, sont bien les enfants, fussent-ils quelque peu dégénérés, de Budé ou Henri Estienne. On en retiendra pour seule preuve la prolifération des pièces liminaires, ce tohu-bohu d'éloges, de dédicaces, d'hommages divers qui restitue sur le mode sarcastique les techniques d'édition de l'époque humaniste.

Et les audaces mêmes, à l'instant évoquées, viennent opportunément nous rappeler que c'est de ce petit monde-là — qui commence à renoncer, sans en avoir lui-même nettement conscience, aux quiètes prudences des libertins érudits — qu'émergent à cette époque les premières revendications d'une pensée libre. D'autres, nées dans des milieux différents, se manifesteront sous peu, avec les bouleversements politiques induits par la Régence. Mais avant le Voltaire d'Œdipe il y a eu Bayle, disparu en 1706, dont cette République des lettres porte encore le deuil.

Voilà bien du sens, dira-t-on, tiré d'une pochade, et le préfacier ne serait-il pas en train de se laisser gagner par le syndrome de Mathanasius ? Après tout, donner sens à l'insignifiant est la caractéristique même de la perversion intellectuelle qu'incarne le Docteur. Nul sans doute n'est à l'abri du mal. Mais on voudra bien tout de même prendre en compte le fait objectif de l'information sérieuse qui se manifeste dans le Chef-d'œuvre. Cette moquerie de l'érudition se devait d'être elle-même érudite, cela va sans dire. Cela peut s'obtenir à moindre frais sans doute, et l'avalanche des citations être poudre aux yeux. Encore y faut-il quelque dextérité, qui ne saurait être le propre de l'ignorant. Certes Saint-Hyacinthe travaille souvent de bric et de broc, parant au plus pressé en ayant recours à des recueils de seconde main. On l'a établi pour le recours à Fauchet, qui permet d'être savant en œuvres médiévales aux moindres frais. De même il n'est pas très difficile de trouver des attestations d'emploi pour des termes comme y, fut ou mon ! Quant aux énumérations de titres pratiquées à la strophe II, la fantaisie régnant, un titre en vaut un autre.

Pourtant cette désinvolture ne doit pas cacher la réelle qualité de l'information. Et d'abord de savoir s'inscrire dans une tradition qui a ses lettres de noblesse. Celle de Rabelais entre autres. Mathanasius, c'est aussi le souvenir de Maître Janotus de Bragmardo, et les livres burlesquement entassés pourraient sans dommage figurer sur les rayons de la bibliothèque Saint-Victor. Cet homme, jeune encore, surtout dans le métier de professionnel des lettres, fait montre de vastes lectures. Il pourra d'ailleurs

par la suite jouer fort sérieusement les Mathanasius et ne s'en privera pas. Au reste, il suffit de regarder les périodiques auxquels il a participé, le Journal littéraire, les Mémoires, l'Europe savante, pour comprendre qu'un docte authentique sommeille en lui.

De même que cette pensée juvénile ne savait pas trop encore où se trouve la limite du licite et se permettait comme involontairement des audaces politiques, de même dans le domaine intellectuel Saint-Hyacinthe fait preuve de curiosités, manifeste des sympathies qu'on ne rencontre guère chez l'homme de lettres moyen du temps. Preuve évidente en est l'intérêt proclamé pour les écrivains de l'ancienne France. Sans doute il met en coupe réglée le vieux répertoire de Fauchet. Mais encore faut-il qu'il l'ait lu, ce dont bien peu pouvaient se vanter. Mieux encore qu'il ait apprécié ces vieux auteurs. Et surtout qu'il ait osé le dire. Fallait-il que ce aveu s'impose à lui, car ce faisant il allait à l'encontre de son projet, qui était de dessiner le prototype caricatural du littérateur. Or l'historien ou philologue de l'époque classique peut pratiquer le Moyen Age, il ne l'aime guère ou pas du tout. Paradoxe qui se vérifiera encore pendant tout le XVIII^e siècle, et qu'un Lacurne de Sainte-Palaye poussera à son comble. Cet homme probe et travailleur consacra le meilleur de sa vie à lire des manuscrits médiévaux, constituera une admirable somme de documents et de connaissances sur les troubadours, sans jamais paraître éprouver l'ombre d'une émotion esthétique.

Tout au contraire, à contre-courant résolu de son temps, Saint-Hyacinthe, avec infiniment plus d'audace qu'un Fénelon ou un La Bruyère qui n'auront guère plus qu'une pensée pour ce continent perdu et quelques mots aimables, dit ouvertement son admiration pour un XVI^e siècle qu'il était de bon ton d'ignorer ou de vilipender, les deux pouvant parfaitement se conjuguer. Le siècle de Marot, sans doute, seul rescapé du naufrage dans l'opinion commune, mais aussi bien d'écrivains plus anciens comme Molinet. Et on pourra constater qu'un des auteurs les plus cités est.. Mellin de Saint-Gelais. Pour un Odet de La Noue, «poète aussi inconnu qu'il est estimable», on lâchera même l'épithète d'«admirable».

Passe à la rigueur pour le XVI^e siècle, mais il fallait une singulière audace pour citer ces écrivains archaïques qui ont nom Chrétien de Troyes ou Thibault de Champagne. On veut bien que Saint-Hyacinthe soit sensible à l'aspect cocasse de ce vieux français déjà largement incompréhensible et qu'il en joue. Il est là néanmoins et cité sans moquerie¹⁸.

En somme à y regarder de plus près, l'image que nous offre le père de Mathanasius tend à se nuancer. On était parti d'une création en quelque sorte de hasard. Saint-Hyacinthe a connu le bonheur, réservé à quelques chanceux, d'inventer un type littéraire qui a continué à mener sa propre existence quand son géniteur l'a quitté. Dès la première année du Chef-d'œuvre commencent les avatars du Docteur. Mathanasius s'incarne

dans les lieux les plus inattendus¹⁹. Il ira jusqu'à devenir sa propre satire et utiliser les armes par lui forgées pour attaquer son œuvre²⁰. Mathanasius n'aura plus besoin de Saint-Hyacinthe, renvoyé à son destin de littérateur obscur. Phénomène qui n'a rien d'unique : que sont Henri Monnier sans Joseph Prud'homme, Louis Reybaud sans Jérôme Paturot, voire Jarry sans Ubu ? Et de fait, Saint-Hyacinthe ne saura pas renouveler son coup de maître. Il pourra seulement le conforter assez lourdement d'édition en édition. Les orientations ultérieures de son œuvre, estimables sans doute, ne feront que le confirmer dans la réalité d'un talent de second ordre.

«Le Mathanasius suffit pour immortaliser un homme»²¹. Beau compliment sans doute, mais aussi pavé de l'ours. Il serait bien injuste de finir sur l'image d'un Saint-Hyacinthe heureux bénéficiaire, puis victime d'un don des Cieux. Derrière la fantaisie sans prétention, derrière l'œuvre de circonstance, se dissimule une pensée qui n'est pas sans audace sur le plan intellectuel et esthétique. Mais ces aspects ont été occultés par la pesante présence de Mathanasius. Paradoxe dernier : c'est précisément à l'écart du gros Docteur qui a fait sa gloire, dans les zones d'ombre laissées par la silhouette massive de son héros, que se manifeste peut-être ce qui ferait à nos yeux le plus solide mérite de Saint-Hyacinthe.

Henri Duranton

1. *Élisabeth Carrayol, Thémiseul de Saint-Hyacinthe, 1684-1746, Studies on Voltaire and the Eighteenth century, vol. 221, Oxford, 1984. On renverra une fois pour toutes à cette excellente étude qui s'attarde d'ailleurs assez peu sur le Chef-d'œuvre, tout en reconnaissant son importance dans la destinée de Saint-Hyacinthe. Persuadée que l'œuvre en quelque sorte a dévoré son géniteur, É. Carrayol entend dépasser la légende d'un ingénieux auteur de canular pour décrire un esprit religieux, passablement austère, qui a tenu une place en mineur qui ne fut pas négligeable.*

2. *On en aura un témoignage autobiographique plus tardif dans des Pièces échappées du feu (La Haye, 1717), parues anonymement qui recueillent ses œuvres de jeunesse, pièces de circonstance et autres poèmes de salon qui ne dépassent pas l'honnête niveau de médiocrité qu'on pouvait en attendre.*

3. *Le premier écrit autographe qui l'atteste date de 1715. Par la suite, il hésitera avant d'adopter celui de Thémiseul de Saint-Hyacinthe qui sera retenu par l'histoire littéraire. D'ailleurs, à une exception près, toutes ses œuvres sont parues sous le couvert de l'anonymat, ce qui n'a pas dû peu contribuer à le faire disparaître derrière la silhouette majestueuse de Chrysostome Mathanasius.*

4. *Qu'il y ait eu quelque chose n'est pourtant pas douteux, puisqu'une allusion dans le Chef-d'œuvre évoque une pièce de circonstance en l'honneur de Charles XII.*

5. *Journal Littéraire, La Haye, 1713-1722, puis 1729-1737, 24 vol. in-12.*

6. *Même si le point de départ en est personnel. Au reste, l'origine de la chanson a été expliquée de diverses manières par Saint-Hyacinthe. A toutes celles déjà connues, ajoutons-en une, que Mathieu Marais tenait de l'auteur même, à vingt ans de distance il est vrai. «J'ai parlé à M. de Saint-Hyacinthe de la chanson de Mathanasius. Il ne l'a prise nulle part que de la bouche d'une cuisinière hollandaise qui la*

chantait chez lui du matin au soir et il l'apprit de force [...] De là est venu le joli ouvrage que nous avons.» Correspondance littéraire du Président Bouhier, t.V, p.44.

7. *Claude Fauchet*, Recueil de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans. Plus les noms et sommaire des œuvres de CXXXII poètes français vivant avant l'an MCCC, Paris, 1581.

8. Déification de l'incomparable Docteur Aristarchus Masso.

9. *Sans d'ailleurs que le changement d'auteur soit signalé dans l'ouvrage, ce qui a trompé Noémi Hepp qui attribue ce Parallèle à Saint-Hyacinthe.*

10. *Rappelé par É. Carrayol*, p.39.

11. *Noémi Hepp*, Homère en France au XVII^e siècle, *Klincksieck*, 1968, p.638.

12. *Avec pour événements marquants* : L'Iliade d'Homère, traduite en français avec des remarques, Paris, 1711, reprise l'année suivante à Amsterdam ; et en face de l'œuvre de Mme Dacier, celle d'Houdard de la Motte : L'Iliade, poème, avec un discours sur Homère, Paris, 1714, que suivront des Réflexions sur la critique en 1715.

13. *Saint-Hyacinthe ne se départira pas de cette attitude impartiale dans le périodique qu'il publiera à quelque temps de là. Cf. «J'insérerai avec plaisir toutes les pièces qui me tomberont entre les mains, pourvu qu'elles soient bonnes ; molinistes, jansénistes, cocceiens, voetiens, protecteurs des Anciens, défenseurs des modernes, cartésiens, péripatéticiens, tout y sera bien reçu»* (Mémoires littéraires, *La Haye*, 1716, Préface).

14. *Témoin l'usage du grec. Il est dispensé à pleines mains, connotation de grande science. Mais Saint-Hyacinthe prend soin de faire suivre la citation originale de sa traduction française. Et quand il l'a omise, il ne manque pas de réparer l'oubli dans une édition ultérieure. Cette version originale sous-titrée permet de concilier les contraires : faire savant jusqu'au pédantisme tout en permettant au lecteur ignorant d'être au fait de ce qui se dit.*

15. *«Plaisanterie ingénieuse, satire piquante [...] qu'on peut lire encore avec quelque plaisir quoiqu'elle soit un peu longue»* en dit Dacier avec quelque condescendance (Éloge de L. de Burigny, 1786, cité dans É. Carrayol, p.45).1

16. Cf. cette incidente qui a valeur d'aveu : *«A l'occasion d'une chose peu sérieuse, qu'il me soit permis, je vous prie, de parler très sérieusement.»*

17. *Journal littéraire, tome V, 1^{ère} partie, sept. - oct. 1714.*

18. *Deux ans plus tard, dans un périodique de courte durée, les Mémoires littéraires, Saint-Hyacinthe revient sur le thème. Il y publie par exemple un long extrait élogieux des œuvres de Jean Marot (pp.204-258).*

19. *La préface de Leschevin énumère les parodies et reprises générées par la création de Saint-Hyacinthe. Elles se comptent par dizaines.*

20. *L'Anti-Mathanasius, ou critique du Chef-d'œuvre d'un inconnu, le tout critiqué dans le goût moderne, Utrecht, aux dépens de la Compagnie, 1729.*

21. *Correspondance littéraire du président Bouhier, t. VII, p.111 (lettre de Mathieu Marais, 22/1/36).*